









Do women have to be naked to get into the Met. Museum?

Less than 4% of the artists in the Modern Art sections are women, but 76% of the nudes are female.

© 2011 The Metropolitan Museum of Art, New York, NY

GUERRILLA GIRLS CONSCIENCE OF THE ART WORLD
WWW.GUERRILLAGIRLS.COM









PLAYBOY

ENTERTAINMENT FOR MEN

50c

FIRST TIME
in any maga

FULL COLO

the famo

MARILYN

MONROE

NUDE





Anastácia Livre



JUST ARRIVED FROM LONDON,

And, by Permission, will be Exhibited here for a few Days,

At Mr. James's Sale Rooms, Corner of Lord-street,

THAT MOST WONDERFUL
Phenomenon of Nature,

THE

HOTTENTOT VENUS,

The only One ever exhibited in Europe.

In viewing this Wonderful LIVING Production of Nature, the Public have a perfect Specimen of that most extraordinary Tribe of the Human Race, who have for such a Length of Time inhabited the most Southern Parts of Africa, whose real Origin has never yet been ascertained, nor their Character, which has been so differently described by every Traveller who has visited those remote Regions of the World; and considering the natural morose Disposition of those People (who are scarcely ever observed to laugh) she is remarkably mild and affable in her Manners. She has had the Honor of being visited by His Royal Highness the PRINCE REGENT, and several Branches of the ROYAL FAMILY, also the principal NOBILITY, of both Sexes, in England, and declared to be a great natural Curiosity, well worthy the Attention of the Public. She is particularly obliged to the Female Sex who have so liberally patronized her Exhibition, and more especially after the malicious Reports circulated to her Disadvantage after her Arrival in this Kingdom; but which have been long since proved to be groundless. Over her Clothing, which is suitable to this Climate, is worn all the rude Ornaments used by that tribe on Gala Days.

N. B. Elegant Engravings of the Venus, by Lewis, sold at the Room.

ADMITTANCE—ONE SHILLING.

CHESTER, PRINTED BY J. FLETCHER.



"ceci n'est pas une vénus"

VÊNUS CAÔZEIRA

cartografia íntima e estética, ativismo contra
a cultura de violência e medo e a política dos afetos

PERFORMANCES

BANHO / RAISA INOCÊNCIO

DELÍRIO / LIBRA CRUX

TECNOLOGIA A SERVIÇO DA ORGIA / KALOR PACHECO

Bate-papo sobre a pesquisa de Raísa Inocência
com participação da pesquisadora Carol Marin e artistas.



23 DE AGOSTO ÀS 19H

RUA NICARÁGUA, 173

ENTRADA FRANCA



ZONA
ZONA
TSUNAMI
MAGEM
SUNAMI
SUNAMI
ON
UMA

CAPACETE
SONHO
centro cultural / escola de crianças



COGUMELO
S
I
UMA
TSUNAMI
GAVETA

Légendes

1. Détail de *Bastidores* [Châssis] de Rosana Paulino, 1997, image transférée sur tissu, cadre et fil à coudre. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'artiste.
2. *Marquise de Gondrin en Vénus avec l'Amour*, Pierre Gobert, vers 1715, galerie des Beautés, château de Nymphenburg, Munich. Wikimedia.
3. « C'est juste la taille de Vénus », A. Devéria, vers 1835. BnF.
- 4-7. *L'Histoire de Nastagio degli Onesti*, tableaux I-IV, Botticelli, 1482-1483, musée du Prado, Madrid. Wikimedia.
8. *La Naissance de Vénus*, Botticelli, 1484-1486, galerie des Offices, Florence. Wikimedia.
9. « Faut-il que les femmes soient nues pour entrer au Met Museum ? Moins de 4 % des artistes dans la section art moderne sont des femmes, mais 76 % des nus représentent des femmes. » Guerrilla Girls, 2011, www.guerrillagirls.com.
10. L'arrestation de Mary Richardson, anonyme, 1914. AFP.
11. *Vénus à son miroir*, Diego Vélasquez, 1651, National Gallery de Londres. Wikimedia.
12. *L'Origine du monde*, Gustave Courbet, 1866, musée d'Orsay. Wikimedia.
13. Vénus de Willendorf, anonyme, vers 24 000-22 000 av. notre ère, Musée national d'histoire naturelle de Vienne.
14. Vénus de Lespugue, anonyme, vers 26 000-24 000 av. notre ère, Muséum national d'histoire naturelle, Paris.
15. Chantal Loïal sur scène lors d'une performance de la pièce chorégraphiée *On t'appelle Vénus*, qui s'inspire de la Vénus hottentote pour interroger le regard de l'Occident sur le différent. Théâtre du Hangart, 2025. Reproduit avec l'aimable autorisation de la mairie des 4^e & 5^e arrondissements de Marseille.
16. Joséphine Baker danse le charleston aux Folies-Bergère, Paris, 1926. Photographie de Stanislas Walery.
17. Première affiche du magazine *Playboy* avec Marilyn Monroe, photographie de Tom Kelley, 1953.
18. Marilyn Monroe et Ella Fitzgerald, 1954. Photographie de Bettmann.
19. Détail de l'affiche de *La Vénus noire, une pièce en cinq actes* d'Adolphe Belot, mise en scène par Baugé, 1879. BnF.
20. *Anastácia Livre* [Anastácia libre], Yhuri Cruz, œuvre issue de l'installation « Monument à la voix d'Anastácia », 2019. © Yhuri Cruz.
21. Grada Kilomba, *Heroines, Birds and Monsters series, Sphinx Act 1* [série Héroïnes, oiseaux et monstres, Sphinx Acte 1], 2020. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'artiste.
22. Venus Xtravaganza à un bal drag, 1986. Photographie de Jennie Livingston.
23. Affiche publicitaire pour une exhibition de la « Vénus hottentote », probablement Sarah Baartman (1789-1815), 1810.
24. Affiche pour une représentation de *Vénus Caôzeira*, une pièce de Raísa Inocêncio, 2018.
- 25-28. Performances de « Banhos » de Raísa Inocêncio. Marseille, 2021, photographie de Renata Pires. Montalivet, 2019, photographies de Paola Angelova. Escola Capacete, Brésil, 2016.

LE MONDE QUI VIENT

Collection d'écologie décoloniale fondée en 2017

par Baptiste Lanaspeze et Pascal Menoret

GUÉRIR VÉNUS

Ghassan Hage	<i>Le Loup et le Musulman</i>
Roxanne Dunbar-Ortiz	<i>Contre-histoire des États-Unis</i>
Sarah Vanuxem	<i>La Propriété de la terre</i>
Catherine Larrère et Raphaël Larrère	<i>Bulles technologiques</i>
Marin Schaffner (éd.)	<i>Un sol commun</i>
Estienne Rodary	<i>L'Apartheid et l'animal</i>
Raphaël Mathevet et Arnaud Béchet	<i>Politiques du flamant rose</i>
Amitav Ghosh	<i>Le Grand Dérangement</i>
Collectif	<i>Plurivers : un dictionnaire du post-développement</i>
Vandana Shiva	<i>Monocultures de l'esprit</i>
Mathias Rollot	<i>Les Territoires du vivant : un manifeste biorégionaliste</i>
David Holmgren	<i>Comment s'orienter : Permaculture et descente énergétique</i>
Lise Foisneau	<i>Kumpania : vivre et résister en pays gadjo</i>
Manuel Quintín Lame	<i>Les Pensées de l'Indien qui s'est éduqué dans les forêts colombiennes</i>
Collectif	<i>Écopsychologie : le soin de l'âme et de la terre</i>
Amitav Ghosh	<i>La Malédiction de la muscade</i>
Jean-Christophe Goddard	<i>Ce sont d'autres gens : contre-anthropologies décoloniales du monde blanc</i>
Geneviève Zoïa et Laurent Visier	<i>Les Cuisines de la nation : éduquer, nourrir, industrialiser</i>
Antônio Bispo dos Santos	<i>La terre donne, la terre veut</i>
Sarah Vanuxem et Geoffroy Mathieu	<i>Du droit de déambuler</i>
Kilian Jörg	<i>Auto-destruction : pourquoi la voiture détruit le monde (et comment arrêter ça)</i>
Anna Tsing, Alder Keleman Saxena, Jennifer Deger, Feifei Zhou (éds)	<i>Atlas féral : histoires vraies et proliférantes des résistances aux infrastructures humaines</i>

Raísa Inocência

Guérir Vénus

DÉCOLONISER L'AMOUR

© 2025 Wildproject

Suivi éditorial : Georgia Froman et Marin Schaffner

Correction : Clémence Cochan

Ouvrage publié avec le concours de l'École doctorale ALLPH@ (Arts, lettres, langues, philosophie, communication) de l'université de Toulouse-Jean-Jaurès.



ISBN 978-2-381140-995

Imprimé en France

Wildproject

Sommaire

<i>In memoriam Sarah Baartman</i>	37
<i>Avant-propos</i>	39
<i>Lettre à Juniper</i>	51

Première partie

Vénus enfermée

Préquelle : récit de la naissance d'Aphrodite	59
Les Vénus diaboliques	65
Les Vénus nues et idéales	83
Lettre à Georges Didi-Huberman	103
Lettre à Elsa Dorlin	111
Les Vénus nymphomanes	119
Récit pour les droits des femmes (travailleuses du sexe ou pas)	131

Deuxième partie

Vénus colonisée

Récit de guérison de la blessure coloniale chez Fanon, Kilomba et Ferreira da Silva	139
L'invention de la Vénus noire, ou l'expérience vécue d'une blessure coloniale	151
La Vénus hottentote	157
Sarah Baartman : un récit de vie	163
L'ontologie de la Vénus hottentote	171
Danser Vénus	185
La Vénus paléolithique	191
Récit vers l'émancipation	197

Troisième partie

Vénus émancipée

La Vénus fasciste : Mary Richardson	203
La Vénus noire : Joséphine Baker	207

La Vénus pop : Marilyn Monroe	223
Lettre à Marilyn Monroe.	229
Lettre à Paul B. Preciado.	233
Récit pour transsexualiser la révolte	235
Lettre à Judith Butler	239
Les Vénus trans	249
Ouvertures	
Lettre à Karina Bidaseca	257
Récit sur la poétique de la relation érotique	259
Décoloniser l'Amour avec bell hooks	263
Épilogue : La Vénus Caôzeira	271
Lettre à l'esprit de Sarah Baartman	289
<i>Remerciements</i>	291
<i>Bibliographie</i>	295

In memoriam Sarah Baartman

Son nom est Sarah Baartman. Un récit d'une femme dominée, et pourtant nommée Vénus.

C'est à partir de son histoire que j'ai eu le courage de modifier ma recherche, de me modifier sur le chemin académique et que j'ai cessé de croire qu'il était possible d'être neutre. C'est grâce à Sarah que j'ose traiter ce sujet si délicat : réparer notre histoire, réécouter les victimes et réécrire l'histoire érotique et féminine depuis notre point de vue de femmes subalternes. C'est pour elle que j'ai entamé un processus d'écriture qui, au fond, porte sur les modes de vie basées sur la violence, ce qu'on appelle, avec Frantz Fanon, la blessure coloniale. (Et patriarcale, qui réduit tout, y compris toi à des objets de consommation).

Sarah Baartman est aussi connue sous le nom de « Vénus hottentote ». Vénus hottentote parce qu'elle attirait le regard *exotique*.

Une femme noire africaine, qui débarque en métropole comme artiste, car au début du 19^e siècle elle a su s'exhiber (malgré son état d'esclavagisée) comme un objet de spectacle. Une atypique : *une femme noire qui parle plusieurs langues et qui fait tellement bien semblant d'être civilisée qu'elle provoque à la fois l'effroi et un certain plaisir vénusien*. On s'en doute, les usages complexes du terme Vénus ont aussi servi à hiérarchiser les races.

Qui sait, je suis avec Sarah, peut-être pour montrer un alterego, radicalement différent dans le temps et dans l'espace, peut-être pour montrer aussi mon histoire, mon ego, sans peur, sans honte. Entre moi et Sarah, nous parlons du sujet existentiel, qui est le cœur des usages des mots et des pratiques érotiques. Je suis intéressée à prouver mon/notre existence, avec des mots (beauté, désir, amour, intensité, éthos, éros), au-delà de la violence dans l'humain.

Un jour, j'ai rêvé d'elle. Dans ce rêve, elle m'a serrée dans ses bras, et elle m'a dit : « On s'en fout des blancs, vas-y ».

Combien de fois ai-je été confrontée aux larmes et à la tristesse politique en racontant la vie de Sarah Baartman ? Combien de fois ai-je dû m'arrêter d'écrire, pour digérer cette colère vorace, cette rage, cette frustration et tant d'autres mécanismes de défense ?

Pour elle, grâce à elle, je dis que son histoire est centrale dans mon travail.

Guérison de cette histoire, réponse à ce mode de vie qui voit l'histoire comme unique et universelle.

Amour, amour,
Axé

Avant-propos *Vénus est une expérience vécue*

Ojala, Exu, qui nous ouvre les temps, les chemins et les messages Laroïè, Mojuba et Axé¹

Si Vénus est ma sœur, commune est notre race.
– Casanova, 2013, p. 952

Ce livre est né d'une approche personnelle. Je me considère comme une femme qui aime aimer. Et ce rapport intime ne se cache pas dans l'écriture². Ce qui se pose dans le lit ou sur la table se pose aussi dans le livre. Et dans ce livre, je propose d'entremêler une analyse critique des archives sur la figure de Vénus à une écriture performative du quotidien. Car je ne peux pas me taire. Et je compte bien, aussi, profiter du fait qu'avec la Vénus c'est le récit d'une expérience en chair et en os de la violence de genre qui se fait jour. C'est ce qui m'a fait désirer devenir philosophe ; et c'est ce qui m'a aussi poussée à toujours pratiquer, à ne pas me limiter au théorique, et à vouloir me sortir *par le verbe*, aussi, de situations ordinaires de violence. La figure de Vénus n'est qu'une excuse – une si longue excuse –, pour prendre conscience que le patriarcat est un système culturel continuellement mobilisé pour nous réduire à un objet de désir et de chasse. Notre sujet est la femme qui aime sortant du machisme.

C'est le moment où il me faut vous dire que le livre est la métamorphose d'une thèse, soutenue en 2023, dans laquelle j'ai essayé de proposer une histoire à la fois complète et féministe de la figure de Vénus en Occident, de l'Antiquité à

1. Salutation et remerciements à Exu, divinité et force dynamique présente dans la culture Yoruba.

2. Note d'édition : L'autrice assumant pleinement le fait que le français n'est pas sa langue maternelle, ce livre est écrit dans un style qui « pirate » délibérément la langue de Molière.

nos jours (Inocêncio, 2023). Dans cette thèse, j'ai cherché à décrypter les symboles du pouvoir *vénérien* et *vénusien*, tout en exhibant les frontières du discours – entre l'expérience de la blessure coloniale et une prière de bioéthique, entre *éros* et *éthos*. Car, derrière ce travail de thèse se cachent, tout du long, des expériences profondes d'infériorité et d'invisibilité.

En tant que femme brésilienne, transfuge de classe, métissée type *mulâtre exportation*³, qui a grandi dans un pays extrêmement violent (colonial par sa racine même, esclavagiste et en déshumanisation constante), je me suis échappée par la force de l'écriture comme exercice de prise de conscience, de guérison, de conscience de soi (je répète volontairement) – en disant avec bell hooks : « l'activisme est une alternative à la folie » (2015, p. 6). Avec Myriam Bahaffou, j'embrasse aussi le désir et l'expression de l'amour en tant que formes de révolte et de résistance⁴. Au final, Vénus m'aide à reconstruire ou à essayer de réparer cette division primaire entre l'espace public et l'espace privé.

Je viens d'une culture qui a détruit l'espace public et privé au point de tenir un projet politique de décrédibilisation constante de la société civile. Car le mot « civilisation », au fond, représentait la destruction de la nature, y compris humaine. Mon pays est en tête des statistiques des morts violentes de personnes, des trans aux activistes écologistes,

3. Terme qui vient du travail de Lélia Gonzalez (2023), écrivaine et militante brésilienne dont la formation passe par les disciplines de philosophie, histoire, géographie, communication sociale et anthropologie politique. Dans ses écrits, elle formule plusieurs concepts de ce qu'elle appelle le « pretuguês », une langue afroportugaise qui décolonise l'identité brésilienne en englobant les cultures assignées comme inférieures, l'Amérique étant une notion qui rassemble toutes ses idées. Avec ces nouvelles terminologies, Lélia poursuit une critique de la violence de genre et de race, faisant une lecture sur la figure de la femme noire brésilienne, notamment dans les manifestations de culture comme le carnaval, attirant notre attention sur le fait que la femme est souvent utilisée comme « exportation » culturelle. Voir aussi Bidaseca et Lima, 2022.

4. « Loin du caprice exhibitionniste, le point de vue situé est une praxis d'écriture et d'épistémologie. [...] La psychologie féministe, lorsqu'elle se veut intersectionnelle, promet donc d'avantage de prise de conscience de ses propres héritages, de créativité, donc de liberté et, finalement, d'amour (et de pardon) pour soi et pour les autres ». (Bahaffou, 2025, p. 175, p. 185)

de la jeunesse noire, par la police militaire et les milices. Ou, tout simplement, la violence commise par des hommes – car il est aussi en tête des viols et des abus sexuels dans la famille et alentour : un viol toutes les 7 minutes. Etc, etc, etc. *Ad nauseam*.

Cette violence me fait persister à occuper les espaces publics.

Mais, il faut dire aussi : si je reconnais « l'importance des espaces institutionnels » – l'université par exemple, pour mieux comprendre l'application des mots et des pratiques discursives, et même les relations sociales et affectives qui se font à partir de notre vocabulaire qui est chargé de cette histoire de domination –, je choisis Vénus pour me guérir d'avoir vécu toute une vie comme un « état d'exception ».

Je dis « état d'exception », car je ne suis pas celle qu'on attend de l'image de mon corps. Une femme devenue officiellement philosophe (avec un diplôme de doctorat comme blanc-seing), alors qu'elle était censée devenir folle, pute, vagabonde, malade, bref, n'être qu'une femme.

Corps bombasse. Corps cagole⁵.

Comment une femme *gostosa* – une femme sexy, bien roulée – seule peut-elle rédiger une thèse sur la chasse aux femmes et, en plus, réclamer un espace public, réclamer une politique ?

Je vais essayer de vous présenter mon expérience vécue, qui fabule un être femme *gostosa* au Brésil sans les artifices capitalistes, sans peur, sans honte de sa sensualité, de sa façon d'aimer la vie. Dans une *naturalité* à la manière cliché masculine dominante brésilienne de *Gabriela, Cravo et Canela* de l'écrivain Jorge Amado (2012), je présente un imaginaire où tu peux être *gostosa* tout en résistant au *biopouvoir néropolitique*. Il me semble aussi être proche de ce que Myriam Bahaffou définit comme l'ultraféminité :

5. « On crie, on parle mal, on rigole fort », une façon d'être féminine marseillaise à laquelle je rends hommage. (Mazellier, 2024. p. 111.)

Alors que les ultrafems sont constamment suspectées d'être des idiots superficielles, des personnes incapables de contribuer à la vie politique, [...] l'ultraféminité, à l'opposé de la culture de mise en distance de son corps requise par le patriarcat, est une hyperconscience de soi. (Bahaffou, 2025, p. 111)

Une conscience de soi qui te protège *a priori* d'une réalité qui te prend pour cible dans la rue, dans les fêtes, au travail, chez toi... Le risque constant d'être capturée et réduite à un objet de désir et de conquête, que ce soit physiquement ou dans l'image, les gestes et les usages du pouvoir. Cet état constant de discrimination a forgé en moi un esprit de lutte et d'espoir, mais surtout une volonté tenace de dénoncer les images et les pensées violentes, sans reproduire les violences en question. Pour ce motif, puisque je libère ici ma parole, mes intentions dans ce livre ne peuvent que jaillir comme des cris. Des cris passionnés, des cris qui racontent notre histoire depuis notre point de vue, des cris qui sont aussi philosophiques et politiques.

Un cri qui guérit.

Une éthique du soin de la vie.

Du soin de toutes les vies.

Je me répète : c'est pour Sarah Baartman que j'ai pris le risque d'assumer une écriture politique, et pas du tout neutre. Je tiens à affirmer dès les prémices de ce livre que oui, je suis émue.

Écrire comme ça, avec les émotions comme politique et comme acte, c'est assumer une décolonisation en direction des savoirs autochtones, sur l'amour, mais aussi et surtout sur notre place dans le monde. La décolonisation est à la fois une prise de conscience, un espace de résilience existentielle, économique, sociale et, parfois, affective, puisque relationnelle ; et c'est aussi un choix de l'histoire qu'on raconte. Décoloniser c'est se permettre de regarder les faits historiques avec cette violence *trigger* (déclencheur), sans reproduire ses effets

polluants, et donc sans reproduire ses significations. Je vais écrire cette contre-histoire en assumant ma sensibilité naïve. Peut-être qu'ainsi – afin de réoxygéner les relations, l'altérité – raconter la figure de Vénus est aussi une démarche visant à rendre sensible – affectueuse – une proposition pragmatique de soin et de défense, à la fois existentielle et ontologique.

J'assume aussi le fait que la langue française n'est pas ma *langue maternelle* et il y aura donc des approximations avec la langue de la rue, celle que j'ai apprise en même temps que la langue de l'écrit. Mon *français pirate*. Dans ce livre, je mélange une écriture de recherche d'archives à une écriture de récit intime, pour parler aussi avec mes émotions et avec toute leur force politique. Comme si j'étais dans une conversation combinant des récits et des citations littéraires. Pour qu'à la fin, mon expérience vécue s'assume – une archive parmi tant d'autres de la violence du patriarcat – ; ou « *moi aussi, je connais la violence patriarcale de genre* ».

Cette violence relève à la fois de mensonges et de promesses d'amour. Cet écrit est une tentative de mêler l'histoire politique à l'histoire intime d'une femme. Vénus a surgi dans ma vie comme une fulgurance, une secousse, un orage me sensibilisant aux diverses situations de violence, abstraite et physique. Vénus est le premier symbole, par excellence, qui rassemble cette histoire politique et intime.

En parallèle de l'écriture critique, il y aura donc des scènes vécues par les femmes que je décrirai comme des catégories générales ou comme des représentations de femmes ordinaires. Autrement dit, Vénus est la généralisation de l'idée de femme. Cela s'opérera tout au long du livre, non pas dans le but de recourir à une recherche sociologique ou anthropologique. Au contraire, je n'observe pas en proposant une distance, comme si j'étais dans une tour regardant l'humanité dans son mouvement de masse.

Nous présentons une *manière* de faire.

Pour moi, l'écriture est devenue une posture de vie, universitaire et militante, ainsi qu'un désir de me (nous) défendre

et de me (nous) guérir. Je propose alors une guérison des violences ordinaires faites aux femmes – cis et trans. C’est pour rendre leur juste place à la puissance de l’imagination et des émotions dans toutes les relations, abstraites et physiques (là encore).

★

Pourquoi Vénus ?

J’ai commencé cette recherche parce que j’étais fascinée par la science de l’analyse morale du discours, et du mythe, de la naissance d’Aphrodite dans la Grèce antique et, surtout, dans *Le Banquet* de Platon (qui tient une influence dans la pensée eurochrétienne, celle du bien et du mal, et aussi de la Vénus comme femme idéale et comme femme facile). Bien sûr, il n’y a pas que Vénus... Toutefois, c’est sur elle que je me concentrerai, pour une évidence immédiate : en évoquant la *Vénus*, que nous vient-il immédiatement à l’esprit ? Quelle que soit la réponse, il s’agira majoritairement de figures de femmes-objets « nues », « belles », « désirables », « sexuelles », « amoureuses », représentant cependant aussi une tension entre le danger et le plaisir caché. Que ce soit au moyen d’archives, à travers des exemples de transmission d’une pratique de violence antiféministe et les résistances qu’elle a toujours suscité, ou bien qu’il s’agisse de mes écrits poétiques, je veux prouver l’existence d’une révolte par le passage de la parole à l’action.

J’ai fini par comprendre que je m’identifiais directement à ces catégorisations et que, outre victime, j’étais autrice et détentrice d’une voix. Je dénonce la morale patriarcale, pour finalement me regarder comme sujet. Un sujet comme un miroir, une forme de compréhension qui (auto-) expliquait mon être et les expériences vécues de violence, les réductions au silence et les scènes de violence psychique et physique.

Vénus incarne une véritable tradition *ontologique et poétique* de la féminité occidentale. Signe, symbole ou geste, elle reste

en mémoire comme une *arkhè* (un principe, en grec ancien). C’est la déesse de l’amour et de la beauté, qui a transmis des mythes et des codes ; elle est un universel vulgarisé des attributs féminins. Alors, Vénus n’est pas strictement *love*. *Ni serial lover*. L’existence de la domination patriarcale est illustrée par la figure de Vénus. Nous verrons à travers les archives que cette figure, avec ses attributs érotiques et féminins, est convoquée la majorité du temps pour réprimer, marginaliser ou inferioriser les femmes.

Les usages violents de la figure de Vénus participent depuis des siècles à l’établissement d’une culture de chasse aux femmes. Or, cette chasse faite aux femmes reste, aujourd’hui encore, l’un des principaux moyens de domination symbolique⁶. Ce livre souhaite alors combattre la culture du viol.

Pour parler sans détour de cette violence subie par les femmes, il nous faudra parfois être crues. Mais certains mots méritent d’être employés – surtout quand ce sont ceux des oppresseurs, et que l’on s’en sert pour se défendre et se guérir. Ainsi, sans détour, ce livre est aussi traversé des Vénus putes, malades, viriles et folles. Au-delà des insultes, nous verrons dans les archives que l’hégémonie de la figure de Vénus est, en résumé, interprétée majoritairement selon une double tradition d’usage artistique et de catégorisation morale binaire. Soit l’image isolée de la femme comme idéal de beauté hégémonique, soit la « femme populaire », celle qui baise et qui aime. Ces deux archétypes sont présents depuis Platon jusqu’aux caricatures de rôles sociaux et coloniaux du 19^e siècle, telles que la figure performative de la femme bonne à marier, à « faire l’amour » ou à « baiser » et à travailler.

La sortie épistémique commence donc par la prise de position sur les définitions générales de la beauté, de l’amour, du désir et de la séduction. *Au bar, j’ai déjà prévenu une amie : « fais gaffe, il veut te conquérir ».*

6. Capitaliste, impérialiste, fasciste, extrême-droite, machiste, raciste, transphobique, écocide, génocide, Bolsonaro... tant de noms pour comprendre ce mode de vie d’un patriarcat de domination.

Je généralise volontairement, une banale récurrence produisant une compréhension immédiate de l'expérience vécue. Il s'agit là d'une volonté de franchise totale (tout mettre sur la table, tout mettre dans le lit, tout mettre sur la page). Malgré le risque d'être trop générale, et sans vouloir être une étudiante trop ambitieuse (Eco, 2016), mon but est de partager une prise de conscience de soi, tout en même temps personnel, universitaire et vulgaire. Prétexte à philosopher.

De ce fait, nous comprenons que la prise de conscience est une réflexion dans le temps, dans les espaces où l'on vit, qu'elle soit privée ou publique, universitaire ou *street*. Je propose donc ce texte comme un contre-récit, combattant un récit hégémonique du dualisme entre la femme idéale et la femme publique figé par un dogmatisme (patriarcal, colonial et capitaliste). Ce texte n'est ni neutre ni distant de la réalité de la vie ordinaire.

La question qui se pose alors est la suivante : comment prendre sa place dans le monde ? Si de façon innée tu es déjà dans une zone de non-être, comme dirait Fanon, ou que politiquement et socialement nous sommes classifiées ordinairement comme *zé ninguém*⁷ ?

Cette violence symbolique est une violence de tous les jours qui nie la possibilité de se définir et qui réduit la définition à un autre hiérarchiquement supérieur, qui définit ta place. Le sujet est condamné à être inexistant avant même la pratique de la pensée. L'autodéfinition est une réponse à ce conflit. Elle vient, dans mon cas, par le sujet que donc je suis et que j'ai choisi d'être et de performer : l'être féminin. Sans essentialisme binaire, mais conscientisée des structures d'hétérosexualité massive, je souhaite aussi évoquer un aspect du sujet féminin : l'érotisme est un leitmotiv de défense et de guérison, comme un chemin qui mène vers la notion de

désir comme force vitale capable de changer une condition d'anéantissement et, par ailleurs, de rendre capable de faire l'amour.

Si on écrit via une prise de conscience dite féminine et érotique, c'est pour permettre la réparation de la violence de la domination symbolique. En reprenant les significations et les usages de la blessure patriarcale à la fois dans la figure de Vénus et dans l'histoire de la chasse aux femmes, nous ouvrons des voies pour l'émergence d'une conscience critique et pour une force épistémique.

Pour combattre cette culture de la violence – la culture du viol – il faut aussi combattre les récits hégémoniques. Y compris les normes de beauté, car « l'esthétique » entretient une longue histoire avec les figures vénusiennes. J'ai pris conscience que je ne pouvais pas éviter une position critique et politique, car mon expérience vécue baignait dans une catégorisation essentialiste de « belle femme ». Étant brésilienne, je suis aussi « femme facile », selon l'expression populaire, et souvent jugée comme « hypersexualisée ». Nous étudierons ici quelques-uns des exemples les plus frappants de cette histoire de violence contre les femmes.

Pour parler de décolonisation, j'assume aussi mon expérience vécue. Singulière, mais ancrée et située dans des situations ordinaires d'oppression, d'un pays colonisé et d'un monde-mode d'être machiste patriarcal qui, tout simplement, nous nie la parole et, par conséquent, nie le droit d'exister.

Pour devenir sujet, il faut – *Hé ! OK... C'est mon rare moment coach* – un apprentissage et une répétition. *La vie est courte, mais la journée est longue*. Quand tu apprends à vivre et que tu te formes toi-même à savoir qui tu es et, principalement, à qu'est-ce que tu veux de ta vie, il y a forcément un trait de performativité comme pédagogie de vie avec l'éthos. La signification des mots et des usages pratiques discursives manifestent l'intérêt commun comme posture éthique, et dans une intersectionnalité d'oppressions (Crenshaw, 1991),

7. Expression en portugais qui signifie « ce n'est personne », pour les personnes de classes populaires.

le sujet doit être capable de se défendre et de se guérir des situations de ces oppressions ordinaires (Kilomba, 2021). *Religare*. Le mouvement constant et consistant d'une pratique de conscience de soi ensemble.

Disons : parler c'est exister, exister c'est parler.

La scène courante à laquelle on reviendra encore et encore ici, sans la banaliser, est celle d'une femme chassée dans la vie ordinaire par l'image qu'une société machiste et patriarcale retient d'elle. En la remettant en question, en étudiant cette scène, il ne faut pas se disperser, c'est là l'attention de l'enjeu. Or, cette violence n'est pas toujours facile à mettre en évidence : on n'est pas éduquées pour éviter le patriarcat ou la soumission à une culture de chasse-dominance. D'où le terrain qui donne son origine à la prise de conscience de cette situation « générale », le chaos de ne pas savoir quand on sera agressées par les mots, par les injustices, par les jugements, parce qu'on est « différentes » ou parce qu'on est « femme ».

Après avoir pris conscience de ce fait, que reste-t-il à faire ? Se lever et se barrer comme Adèle Haenel aux César ?

L'expression « se barrer », telle une métaphore puissante, sert ici à faire émerger l'action directe, résumée en une question : comment *se barrer* de la violence épistémique du patriarcat ? On s'enfonce philosophiquement par une prise de position théorique et politique qui dit qu'un viol n'est pas un cas *purement* inconscient ou individuel, il fait partie d'une machine à structurer la domination, autorisant les hommes à abuser du pouvoir. Nous tentons ainsi de *désintoxiquer l'épistémè* et montrer que la méthodologie parlée est une manière de faire justice. S'imposer lorsque nous voyons une histoire de la violence hégémonique. Une cohérence nécessaire avec les propos politiques et l'analyse des archives.

Je répète : ce livre est une tentative de réoxygéner les relations sociales et les différentes manières de se reconnaître en tant que sujet et en tant que collectif. Repenser l'amour sans

peur, sans honte, sans violence⁸. Dé-hiérarchiser l'être et la beauté de l'être en confluence⁹, en relation, en rencontre. Et, si possible, de manière *flânante* et jouissante, de le faire à la fois avec *Éros et Éthos*.

Aimer l'Amour.

8. Les pratiques sexuelles consenties de BDSM ou le travail sexuel, à mon avis, ne sont pas des violences, ce sont des pratiques et des cultures bien établies, et qui jouent un rôle important de théâtre de l'opprimé (selon le terme Augusto Boal), pour expérimenter l'inversion des rôles dominants et dominés. Mon problème est la déshumanisation, non les différentes manières de se faire vivre l'érotisme.

9. Nego Bispo est un philosophe *quilombola* qui a créé le concept de confluence pour résoudre les problèmes entre l'universalisme européen et la multiplicité culturelle des damnés de la terre (pour reprendre les termes de Fanon). Confluer consiste à définir l'être par une multitude des êtres, entités, forces de la nature, pour le vivre tel quel et définir la vie en commun. (Voir Bispo dos Santos, 2025)